

J.A. 1820 Montreux 1

TRIBUNE DE CAUX

Paraît tous les 15 jours
Rédaction, Administration: 9, Trabandan, 1006 Lausanne
Tél. (021) 23 54 82. Chèques postaux 10 - 25 366

Fr. 0.70 29 avril 1966 N° 3

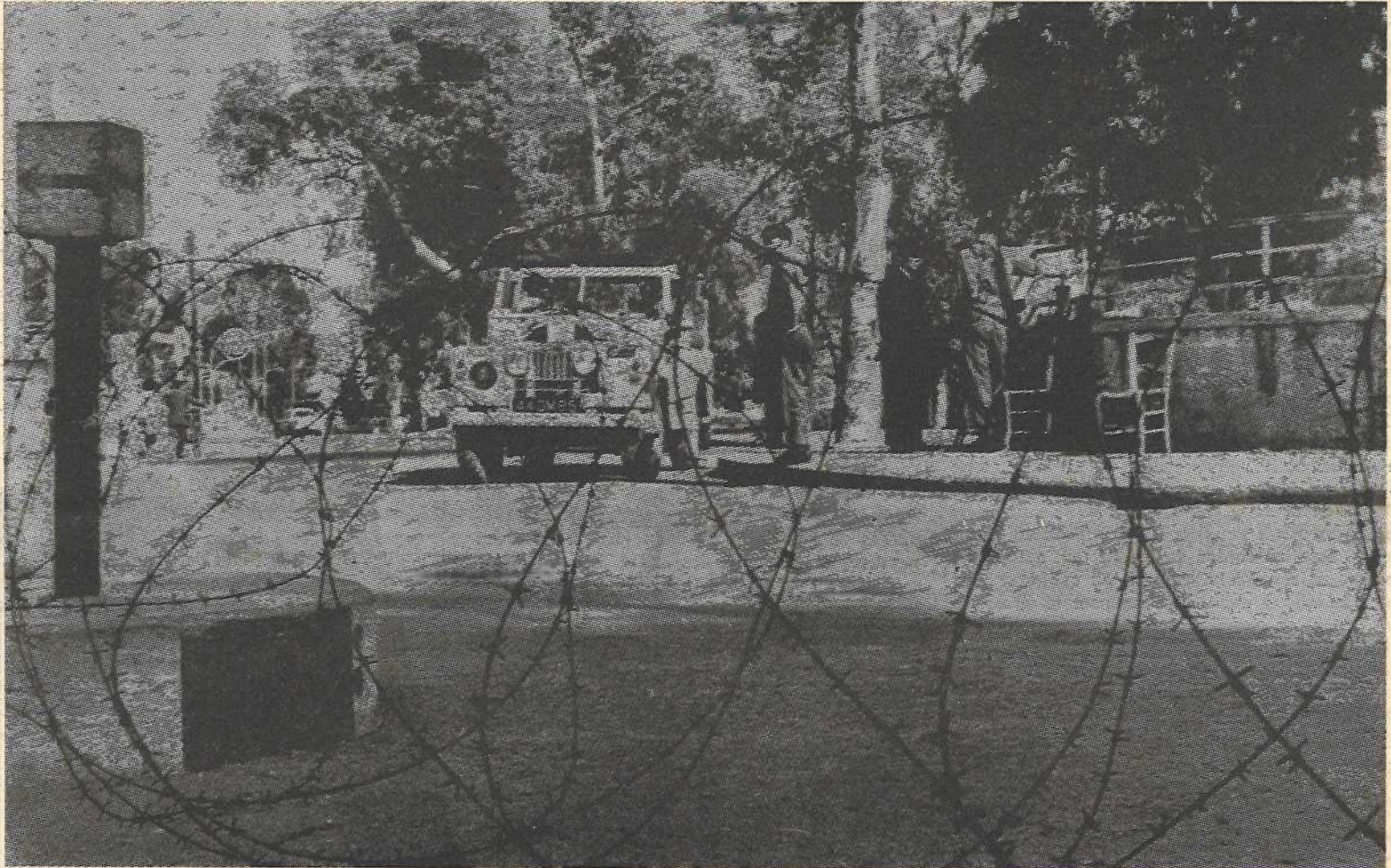


Photo Nations Unies

A Nicosie, barbelés et patrouilles empêchent le feu de se communiquer à la poudrière cyprite. Que faire pour qu'ils ne soient plus nécessaires ?

De notre
correspondant à Nicosie

CHYPRE 1966:

(voir pages 4 et 5)

QUE PEUT FAIRE LA SUISSE ?

Pleins feux sur le Vietnam – Tribune du monde: l'Argentine

Est-ce notre affaire, Mesdames ?

Nettoyages de printemps

Nous avons toutes à la maison un coin — au moins un — qui nous fait soupirer de temps en temps : « Il faudrait que je m'y mette une fois, quand j'aurai le temps... »

Mais la coexistence dure et le moment ne vient jamais — sauf si **aujourd'hui** je décide de le faire **aujourd'hui**. Peut-être la surprise sera-t-elle pour mon mari, ou pour les enfants, peut-être est-ce tout simplement moi qui aurai envie de rire demain matin en voyant que c'est fait !

S'agit-il des étagères de la salle de bains qui crient misère ? A propos, avez-vous remarqué l'air guilleret que prend une armoire lorsqu'on assortit un papier à motifs sur les parties verticales à un plastique uni sur les étagères elles-mêmes ?

Eh bien ! chez nous, c'était une armoire tout bêtement peinte en blanc, ennuyeuse comme la pluie. Du plastique autocollant, imitation cuir vert foncé, sur les panneaux des deux portes et sur les côtés a commencé la transformation. Là, il vaut mieux s'y mettre à deux — et c'est peut-être justement l'occasion de faire connaissance de la voisine de palier en allant l'appeler à l'aide pour vingt minutes. Puis, un cordon doré collé tout autour des panneaux, et voilà ! C'était si joli que mon mari est allé acheter une décoration pour la serrure et un anneau de clef doré à fioritures pour compléter. (Et il restait assez de plastique vert pour transformer un tambour de savon Dixan en élégante corbeille à papier, avec une reproduction d'un peintre flamand découpée dans une vieille revue.) Est-ce que cela ne vaut pas une bonne recette de cuisine pour une fois ?

Ces blessures, qui les guérira ?

C'était à l'heure la plus sanglante du conflit de Chypre, il y a juste sept ans.

Un matin, un dirigeant cyprite grec buvait son café au lait. « Voici vingt ans que nous sommes mariés, lui dit sa femme, interrompant ses réflexions soucieuses. Et nous n'avons pas cessé de nous aimer. Mais de temps en temps nous avons eu des discussions et chaque fois il en est resté entre nous un peu d'amertume. » Il est douloureux de remuer des pages passées et la mine de son mari n'avait rien pour l'encourager, mais elle continua : « Je crois que c'est la même amertume qui dirige ta façon d'agir contre les Anglais et t'empêche de voir la bonne route. »

Sans un mot, le mari quitta la table et sortit. Une longue bataille se livra en lui, dans le silence du jardin. Il eut le courage de faire face à la vérité que la force de ses sentiments, de son bon droit, lui avait cachée. Il sortit de sa poche un morceau de papier : « Pas ce que les Grecs veulent, ni ce que les Turcs veulent, ni ce que les Anglais veulent, écrivit-il, mais ce qui est juste pour tous. » Longtemps il resta à réfléchir. A la fin de la ma-

tinée, son papier portait un programme en sept propositions pour l'indépendance de son pays.

Quelques semaines plus tard, un premier accord était signé sur la base de ces sept points. Sans doute n'était-il pas parfait et les soubresauts n'ont-ils pas fini d'agiter ce pays. Mais le fait est là : quelques mots, à une table de déjeuner, ont contribué à dénouer une situation qui tenait en échec les meilleurs experts.

Oui, dans notre train-train indifférent, ne laissons-nous pas les gens — et finalement les pays — porter des poids inutiles et dangereux ? Ces rancœurs qui dirigent des vies entières et multiplient les divisions au près et au loin pourraient être guéries si nous décidons que c'est là notre affaire. Ce qu'a fait cette mère de famille cyprite ? Elle a eu le courage de dire tout haut ce qu'elle sentait vraiment depuis longtemps. Lorsque nous avons cette simple honnêteté, des situations pesantes se dénouent ; j'en ai fait l'expérience plus d'une fois — et je sais que c'est à portée de notre main.

Jacqueline.

Tribune des lecteurs

Votre enquête « Pour que l'Inde ne crie plus famine » était très intéressante. Alors que les questions de la faim, de l'aide au Tiers Monde sont à l'ordre du jour et que tous les journaux en parlent, vous avez un mérite : celui de montrer que les Indiens se sont attaqués avec courage aux problèmes de leur pays, en étant prêts à faire des sacrifices et à se salir les mains. En eux réside sans doute l'espoir pour leur pays.

Et pourtant, une question reste posée : qu'est-ce qu'un Suisse ordinaire peut faire pratiquement pour aider à résoudre ces immenses problèmes de l'humanité ? Beaucoup contribuent aux collectes qui sont faites par divers organismes de lutte contre la faim. C'est bien ! Mais nous savons que cela ne sera jamais qu'un palliatif et de bien petite envergure. Auriez-vous un programme pratique à proposer dans lequel chaque Suisse pourrait s'enrôler ?

Ch. P., Montreux.

La question de notre correspondant est exactement celle que posait à Rajmohan Gandhi un de nos compatriotes, sur le point de quitter l'Inde où il venait de séjourner. Gandhi lui fit cette réponse inattendue : « Va rechristianiser l'Europe. » A quoi songeait le petit-fils du mahatma ? Sans doute qu'une civilisation comme la nôtre, dans laquelle le profit et l'argent sont des dieux — personnels ou nationaux — ne parviendra jamais à combler le fossé entre l'Europe et le Tiers Monde. Il pensait peut-être aux pratiques commerciales de certaines de nos entreprises. Il est certain qu'une nouvelle orientation de nos objectifs nationaux et en particulier de notre vie économique s'impose. Celle-ci ne passera dans les faits que le jour où, chez nous, une armée de citoyens vivra en fonction des besoins du monde.

Il y a plus. C'est une chose de stigmatiser la corruption, en Inde ou ailleurs. Si, au lieu de l'exploiter comme il est tentant de le faire, nos hommes d'affaires connaissent l'art de transmettre à leurs partenaires commerciaux le sens de l'honnêteté, bien des choses changeraient dans l'économie mondiale. Créer un tel courant d'honnêteté, chez nous, est impératif. Chacun saura bien comment s'y mettre et par où commencer !

Lettre de la rédaction

Cher lecteur,

Nous sommes heureux d'avoir pu confier notre enquête sur Chypre à la personne la plus indiquée pour traiter ce sujet délicat. **Marcel Grandy** est un Suisse établi dans l'île depuis plusieurs années. Il a vécu les événements dramatiques qui ont précédé et suivi l'indépendance. Il peut en parler en connaissance de cause : sa maison est située sur la ligne de démarcation qui sépare Grecs et Turcs et il a entendu parfois les balles siffler dans son jardin ! Malgré tout, Marcel Grandy a su porter le renom de Caux dans cette île, où il s'est acquis l'amitié et l'estime de dirigeants des deux communautés et de nombreux habitants.

De Buenos Aires, un autre Suisse nous a envoyé un article essentiel pour comprendre ce qui se passe aujourd'hui en Argentine. **François Mau-noir** est allé en Amérique latine en 1953 et y a vécu depuis. Sa connaissance des hommes et des événements nous est précieuse.

Enfin, vous pourrez lire pour la première fois notre nouvelle rubrique **Au fil du coupe-papier**, dans laquelle nous vous présenterons régulièrement quelques-uns des ouvrages les plus intéressants de l'heure.

Comme vous le voyez, **Tribune de Caux** va de l'avant. A vous, cher lecteur, de contribuer à son succès en la faisant connaître autour de vous et, si vous ne l'avez pas encore fait, en souscrivant votre abonnement.

La rédaction.

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours

Publié par Editions,

Théâtre et Films de Caux S. A.

Rédaction, administration, publicité :

9, chemin du Trabandan, 1006 Lausanne

Tél. (021) 23 54 82, CCP 10-25366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—

Autres pays Fr. 18.—

Abonnements de soutien :

Fr. 30.— et Fr. 100.—

Rédacteurs responsables :

Daniel Mottu

Paul-Emile Dentan

Imprimerie Corbaz S. A., Montreux



Protégez vous-même
votre santé

Les prof. Scheuier et V. Noorden, savants mondialement connus et spécialistes en vitaminologie, recommandaient l'usage quotidien de la levure en poudre. Ils faisaient mieux : ils mettaient une terrine de levure en poudre sur la table, à chaque repas. Tous les membres de la famille pouvaient y puiser à leur gré et saupoudrer leurs aliments. Ils avaient constaté que leur santé n'avait jamais été aussi bonne. La levure en poudre Bévita, agréable au goût, augmente la qualité gustative des aliments et les enrichit de vitamines B et de sels minéraux. Il faut imiter les deux savants ! Avec ou sans germes de blé, chez votre pharmacien, droguiste ou maison de spécialités alimentaires.

Bévita

S.A. DES PRODUITS BÉVITA, LAUSANNE

LA veille de Pâques, Emil Brunner était enseveli dans la terre zurichoise qu'il a tant aimée.

De nombreux journaux, qui ont rendu hommage à sa mémoire dans les quatre coins du monde, ont fait état de son attachement aux Groupes d'Oxford.

C'était en effet dans les années trente qu'Emil Brunner rencontra Frank Buchman pour la première fois. Il fut frappé de voir que des hommes étaient transformés autour de lui. Plus tard, il devait dire : « Il me faut reconnaître que je dois beaucoup aux Groupes d'Oxford. » Il exprima clairement sa conviction sur ce que cette manière fraîche et vivante de présenter le défi du christianisme pourrait signifier pour l'Eglise dans une brochure intitulée : *Les Eglises, les Groupes et l'Eglise de Jésus-Christ*.

Pourtant, après quelques années de collaboration, il se distança de ses amis du Groupe et exprima des réserves. Après la guerre cependant, il suivit à nouveau avec le plus grand intérêt le développement du Réarmement moral dans le monde. Et en 1952, il pouvait écrire dans la revue des Unions chrétiennes : « Le message chrétien n'est plus entendu et même, il ne soulève aucun intérêt s'il n'est pas présenté comme une puissance visible, capable de changer des vies. C'est le secret du grand succès du plus important mouvement missionnaire des temps présents : le Réarmement moral ou mouvement de Caux. »

Quelques années plus tard, donnant une série de quinze conférences à Tokyo sous le titre : « Liberté et justice dans la société », Brunner soulignait qu'à notre époque, chaque homme se trouve placé devant le choix : christianisme ou nihilisme. Et il demandait : « *Le christianisme peut-il résoudre les problèmes de notre*

Après la mort d'

Emil Brunner

époque ? — Ma réponse est oui, ajoutait-il, mais seulement s'il est pris au sérieux. — Les problèmes sociaux, raciaux, politiques peuvent-ils être résolus du point de vue du christianisme ? — Oui, mais là encore à condition que le christianisme soit pris au sérieux. »



Et Emil Brunner poursuivait : « *J'aimerais parler d'un mouvement qui de nos jours a apporté une contribution très importante dans ce domaine. Il s'agit du Réarmement moral.* » Après avoir montré que le passage du Groupe d'Oxford au Réarmement moral avait conduit à déplacer l'accent de la vie individuelle et privée à la vie dans sa totalité, il montrait l'importance que ce dernier attache aux principes du christianisme pour apporter une solution aux problèmes de notre temps. Il insistait sur le fait que le Réarmement moral ne se contente pas d'énoncer ces principes, mais s'efforce de les vivre. « A cause de cela, disait-il, il a attiré l'attention d'un grand nombre de dirigeants syndicaux, de responsables de l'industrie et de la politique. »

« Certains pensent qu'il s'agit d'un effort uniquement moral, continuait Brunner. Ce malentendu est peut-être compréhensible à cause du nom. Mais quelle erreur de considérer le Réarmement moral comme un mouvement moralisateur. Le fait qu'un homme regarde en face ses problèmes moraux n'est qu'une porte qui s'ouvre. Derrière cette porte, se trouve la réalité de Dieu. Une vie nouvelle surgit grâce à l'Esprit de Dieu, une vie dirigée par Dieu. » Et Emil Brunner disait encore : « Je dois ajouter au sujet du Réarmement moral que nous n'en avons pas encore vu les limites. Ce que nous avons vu jusqu'à présent, ce sont ses possibilités illimitées. Il pourrait bien devenir un grand courant nouveau dans l'histoire humaine. »

Cette voix prophétique s'est tue. Les sages conseils d'Emil Brunner nous manqueront, mais son amitié, ses yeux perçants et perspicaces, son sourire accueillant resteront vivants dans nos cœurs.

« Sous-développé » ou « hyper-développé »

« Le développement des pays sous-développés sera peut-être le plus grand problème de la seconde moitié du XX^e siècle », a déclaré M. Alain Nicollier, chef de presse de la Coopération technique suisse, lors d'une conférence faite à Caux le 14 avril. Celle-ci lui a donné l'occasion de définir quelques-uns des principes qui orientent dans ce domaine l'activité de notre gouvernement.

M. Nicollier a tenu à rappeler que le terme « sous-développé » n'avait qu'une acception purement technique et n'autorisait aucun esprit de supériorité de notre pays. « En effet, a-t-il précisé, si nous sommes nés dans la région industrialisée du monde, nous n'y sommes pour rien ; nous n'y avons aucun mérite. Et puis, en un certain sens, nous ferions mieux de nous considérer nous-mêmes comme « hyper-développés », c'est-à-dire comme des hommes anormaux. L'humanité a vécu pendant des millénaires dans un état que nous appelons aujourd'hui « sous-développé ». Ce n'est que très récemment qu'une minorité de la population mondiale a connu l'avènement de l'âge scientifico-technique.

« Ce serait donc faire preuve de fatuité que de considérer l'homme européen ou américain d'aujourd'hui comme « normalement dévelop-

pé ». Bien au contraire, ce sont sans doute les habitants des autres continents qui sont des êtres normaux... Notre civilisation industrielle a d'autre part des tares que nous souhaitons que le Tiers Monde ne connaisse jamais. La principale est d'avoir déshumanisé la plupart d'entre nous, de nous avoir réduits à un rôle de machines dont le but est la productivité et non pas le bonheur. »

C'est dans cette perspective que la Suisse entend accorder son assistance technique aux pays qui la lui demandent. Les moyens disponibles sont limités (environ 36 millions de francs par an). Alors que 50 % de ces crédits ont été au départ accordés aux organisations internationales, ce pourcentage tend à diminuer d'année en année, étant donné leur faible efficacité. Il est à l'heure actuelle de 33 %. La Confédération est engagée directement dans des actions qui ont pour cadre le Rwanda, le Kerala, le Népal et le Pérou.

« Contrairement à d'autres pays, la Suisse n'a pas de positions à conquérir ou à défendre par son action d'assistance », remarque M. Nicollier. C'est incontestablement un grand avantage. Mais alors, à quoi fait-on appel ? Cette question est d'autant plus importante que l'assistance au Tiers Monde est souvent l'objet

de critiques, qui procèdent d'ailleurs d'une attitude par trop négative.

Officiellement, les critères de la Suisse sont humanitaires ; l'aide suisse se veut d'autre part aussi efficace que possible. Mais on ne se cache pas, à Berne, qu'il devient de plus en plus difficile de trouver les hommes qualifiés prêts à consacrer un, deux, trois ans ou plus pour mettre leur expérience au service des pays du Tiers Monde.

En conclusion d'un des films que l'Aide technique suisse vient de réaliser en divers points du globe, l'un de nos meilleurs experts remarque que longtemps on a pensé que l'aide au Tiers Monde consistait à fournir des fonds. Aujourd'hui, ce sont des hommes qu'il faut mettre à disposition. « Ne serait-ce pas la tâche de l'industrie suisse, dit-il, de s'organiser pour être à même d'en envoyer dans les pays qui en feraient la demande ? »

Mais ces hommes doivent être préparés psychologiquement à leur tâche. M. Nicollier l'a relevé avec justesse : « Nous agissons dans des pays dont les habitants ont vécu pendant des siècles dans l'état de sous-développement. L'aide technique vient bouleverser leur mode de vie ; encore faut-il qu'ils désirent s'adapter. Transformer la mentalité des hommes est donc une priorité. »

CHYPRE 1966

Que peut faire la Suisse?

Tous les moyens humains semblent avoir échoué.

La paix des hommes n'a pas suivi la paix politique.

Partageant un même héritage, les diverses communautés doivent trouver une nouvelle raison d'être.

Nous attendons de la Suisse qu'elle nous donne une cause pour laquelle lutter.

Nicosie, fin avril 1966.

La presse annonçait il y a quelques semaines que le gouvernement grec avait décliné l'offre de la Suisse de mettre ses bons offices à disposition pour aider à la solution de l'affaire cyprïote. En outre, un communiqué de l'ATS disait qu'en lui remettant la contribution helvétique aux frais de maintien d'une force de l'ONU sur l'île, le représentant suisse avait déclaré au secrétaire général de l'organisation internationale que c'était la dernière fois que la Suisse verserait ses 130 000 dollars, à moins d'une amélioration tangible de la situation dans un proche avenir. Ces deux faits ont remis

dans l'actualité, pour ceux qui auraient pu l'oublier, l'un des problèmes de la vie internationale que ni la diplomatie des grandes nations, ni la force armée ou les menaces de tous genres n'ont réussi à tirer au clair.

Qu'en est-il exactement de ce petit pays, de cette île de 600 000 habitants, peuplée de Grecs, de Turcs, d'Arméniens, de Maronites et de Latins? De ce pays qui a acquis son indépendance en 1960 après une guerre de libération de quatre ans, après quatre-vingt-deux ans de colonisation anglaise, trois siècles d'Empire ottoman et avant cela des siècles de dominations diverses. Pourquoi cette île n'arrive-t-elle pas à trouver sa stabilité? Que veulent les Cyprïotes en fin de compte?



Photo Cyprus Information Service

Mgr Makarios : tout le monde n'est pas prêt à attendre comme lui.

Carrefour du monde

Magnifiquement située au carrefour de trois continents, des grandes religions, des peuples, Chypre a été le point de rencontre des Aryens et des Juifs, de l'Orient et de l'Occident, des chrétiens et des musulmans. Elle a vu son sol foulé par les Romains, les Vénitiens, les Croisés, les Turcs, les Grecs, et tant d'autres.

Si Chypre a été de tout temps influencée par des pays proches et lointains, elle a, elle aussi, influencé le monde. Au moment où ces lignes sont écrites, la Grèce, à 900 kilomètres, passe

par une crise grave, son gouvernement est divisé sur la politique suivie à l'égard de Nicosie. La Turquie, dont nous apercevons les côtes montagneuses à une cinquantaine de kilomètres, voit sa jeunesse estudiantine manifester dans les rues d'Istanbul contre les Etats-Unis « qui ont empêché nos armées de se porter au secours de nos frères de sang, les Cyprïotes turcs ». Moscou, Washington, Londres, Le Caire, il n'est pas de capitale qui ne porte un intérêt à ce qui se passe ici.

Des accords, mais pas de paix

Les accords signés à Zurich en 1959 et ratifiés à Londres accordaient au pays son indépendance et mettaient fin à une période très brutale de l'histoire du pays. Mais la paix accordée ne tenait qu'à un fil, les accords étant faits de trop de compromis et soumis à trop de conditions. Leur faiblesse principale résidait dans le fait qu'ils scellaient la séparation des communautés, cause de grandes frictions de part et d'autre. Il aurait fallu que la paix politique fût suivie de la paix des hommes. Malheureusement, avant que celle-ci ne puisse être établie, les armes se remettaient à semer la mort pendant les semaines tragiques de Noël à Nouvel-An 1963. Les Anglais — qui ont encore 10 000 soldats stationnés dans des bases militaires — intervinrent et, après de grands efforts, parvinrent à séparer Grecs et Turcs. Nicosie, la capitale, fut coupée en deux comme Berlin. Elle l'est encore. L'ONU fut saisie de la question et décida en mars 1964 d'envoyer une force de police de 7 000 hommes fournis volontairement par la Suède, le Danemark, la Finlande, l'Angleterre, l'Irlande et le Canada. En outre, l'île abonde en soldats grecs et turcs

qui ont débarqué à la barbe des forces de contrôle des Nations Unies. L'Egypte y a été de ses envois d'armes, la Russie également, si bien qu'aujourd'hui l'île de Vénus, déesse de l'amour, est une poudrière que la moindre étincelle pourrait mettre à feu. Le commandant des forces de l'ONU disait à votre correspondant il n'y a pas très longtemps que si le conflit armé recommençait, l'ONU serait totalement impuissante à empêcher une tuerie générale.

Divisions internes

Aux divisions intercommunautaires se sont ajoutées des divisions internes, et les 4/5 de la population, les Cyprïotes grecs, ne sont pas tous enthousiastes pour accepter l'union du pays avec la Grèce — *Enosis* — comme solution finale. Ils aimeraient savoir comment ce changement politique affectera la vie de leur île. Les commerçants, les hauts fonctionnaires ont joui depuis 1960 d'une situation privilégiée et pécutièrement les choses ont bien marché. Un rattachement à la Grèce produirait-il automatiquement un abaissement du niveau de vie? Les bases britanniques liquidées, par quoi remplacerait-on les millions de livres sterling qui proviennent de cette source? Doit-on faire marche arrière et quitter l'ONU et les organisations internationales? Toutes ces questions se posent et pèsent. Grivas, et certains politiciens brandissent le drapeau de l'*Enosis* qui assurera, affirme-t-on, la stabilité que le pays n'a jamais trouvée et le fortifiera en face du communisme qui ne s'est jamais caché de vouloir faire de ce pays l'île pilote d'une idéologie matérialiste. Une partie de la population appuie ce point de vue, y ajoutant le sentiment national que tout Cy-

priote grec ressent pour la mère-patrie. Pour répondre à cette demande d'union avec la Grèce, les Cypriotes turcs, eux, se replient sur leur cri de guerre des années précédant l'indépendance: *Taksim* — partition du pays — avec rattachement à la Turquie. Ils parlent aussi de fédération, et le système suisse est mentionné.

Impasse

La situation est telle qu'aujourd'hui l'impasse semble totale. De plus en plus, les habitants de l'île semblent se résigner à voir le conflit s'éterniser. Parlant à un journaliste étranger le mois passé, le président de la République, l'archevêque Makarios, disait qu'il était prêt à attendre longtemps, dix, vingt, trente ans, jusqu'à ce qu'une solution soit trouvée. Que la communauté cypriote grecque, avec ses ressources économiques, puisse attendre aussi longtemps, nous n'en doutons pas. Mais la communauté cypriote turque, elle, semble déjà avoir atteint un niveau dangereusement bas; elle dépend dans une grande mesure de l'aide que lui apporte la Turquie, en argent et en nourriture. La lassitude se sent partout. Le bras d'Ankara devient de plus en plus puissant dans les affaires cypriotes turques, alors que la communauté grecque de Chypre se sent encore assez forte pour pouvoir choisir ce qu'elle entend accepter ou refuser de l'influence d'Athènes. Le moment semble être venu pour une intervention imprévue, pour une troisième force qui pourrait agir en catalyseur. D'où viendrait-elle ?

Grec...

Le Grec, un journaliste, nous écrit ce qui suit : « Notre île magnifique qui était considérée auparavant comme la *Suisse de la Méditerranée* s'est transformée en un volcan prêt à faire éruption et à détruire non seulement tous ses habitants, mais aussi la Grèce, la Turquie, la paix et la démocratie dans cette partie du monde. Je suis certain que votre pays peut faire beaucoup pour nous éviter cette catastrophe. Il ne s'agit pas tant d'aide financière ou de médiation. Ce que nous devons retrouver, c'est la voie qui nous permettra de sortir de l'ornière d'une situation qui dégénère, et d'une haine qui nous détruit. Nous devons trouver comme pays notre raison d'être, la vision de ce qui est juste, parce qu'en ce moment crucial de notre histoire, nous avons perdu nos objectifs nationaux.

» Seuls les communistes semblent savoir clairement ce qu'ils veulent et ils se sont engagés pleinement à gagner leur bataille, se dépensant, se sacrifiant, influençant chaque sphère de la vie nationale. Le peuple, lui, apathique, semble incapable de réagir.

» C'est ici que nous avons besoin de la Suisse. Qu'elle nous donne une cause pour laquelle lutter, une idée qui œuvre pour le bien de chacun sur notre île. Pour les Grecs, les Turcs, les Arméniens, les Maronites. Pour tous, surtout, une idéologie qui nous fortifie. Je suis convaincu que Chypre sera un jour reconnaissante à la Suisse de lui avoir apporté une aide de cette nature. »

de conflits intercommunautaires, le village heureux du passé est coupé par des barricades, les Casques bleus patrouillent les rues désertes de quelques quartiers qui ont dû être évacués après des actes de barbarie qui tiennent plus du Moyen Age que du XXe siècle. Et notre interlocuteur de demander : « Pourquoi cette situation dramatique ? Serait-ce que nous devenons de plus en plus égoïstes et assoiffés de pouvoir, perdant de vue le concept divin de notre fraternité ? Est-ce le fait des politiciens qui exploitent les innocents de nos villes et de nos villages dans leur course au pouvoir ? Aurions-nous oublié dans notre folie que même si nous perdons tout ce que nous possédons, il nous reste encore un héritage sacré qui nous est commun : l'humanité ? La Suisse peut-elle nous aider à retrouver notre bon sens et notre équilibre ? »

...et Arménien

Notre troisième Cypriote est arménien. Il connaît notre pays, et pour lui, la Suisse a beaucoup de points communs avec Chypre. Il pense que nous pourrions agir dans plusieurs domaines. 1) Chypre cherchant à créer une industrie touristique, la Suisse pourrait intensifier son aide dans la formation de cadres pour cette industrie. 2) Des prêts helvétiques à long terme et à faible taux d'intérêt seront essentiels lorsque, les difficultés actuelles réglées, il faudra bien normaliser l'économie du pays. Notre interlocuteur, membre du Conseil municipal de Nicosie, estime que venant d'un pays neutre comme la Suisse, une telle aide financière serait spécialement bienvenue, n'étant pas soumise à des conditions politiques ou idéologiques. 3) Dans le domaine de l'éducation, la Suisse pourrait mettre à la disposition de Chypre des professeurs de langues, dans l'industrie des experts, et dans l'administration gouvernementale des conseillers.

Action en profondeur

Depuis maintenant sept ans, le Réarmement moral, par l'intermédiaire de Caux, est au travail à Chypre. Au moment de l'éclatement du conflit actuel, l'une des personnalités dirigeantes du gouvernement a déclaré que la guerre civile généralisée avait été évitée grâce à ce travail en profondeur effectué au cours des années par des films montrés dans cent villes et villages, des publications, des conférences, des contacts personnels et les visites de plusieurs dizaines de Cypriotes au centre de Caux.

La présence des Casques bleus permet de gagner du temps. Saura-t-on l'utiliser ?

Photo Nations Unies



Ce qu'en pensent trois Cypriotes

Au moment où Athènes et Ankara disent vouloir reprendre la discussion interrompue à plusieurs reprises, nous avons demandé à trois Cypriotes, représentant les communautés grecque, turque et arménienne, de nous dire ce que notre pays, la Suisse, pourrait, à leur avis, faire pour Chypre et ce qu'ils attendent d'un pays comme le nôtre. Leurs réponses sont intéressantes.

Turc...

Dans sa réponse, notre interlocuteur cypriote turc nous parle des relations qui existaient sur l'île il y a une dizaine d'années, relations faites de respect les uns pour les autres. Dans les villages, chaque communauté conviait l'autre à célébrer ses fêtes religieuses et à s'associer à ses traditions. La paix régnait partout et chacun était heureux. Maintenant, hélas, après une guerre d'indépendance et trente mois

En outre, des districts ont conservé ou retrouvé la paix grâce à l'action et à l'attitude de certaines personnes des deux communautés qui ont décidé de ne pas laisser détruire leur précieuse unité. La tâche demeure grande, mais au moment où il semble que tous les moyens humains ont été mis à l'épreuve sans grands résultats pour la cause de la paix, peut-être devons-nous adopter une autre façon de faire. Et c'est là que notre pays, en lequel cette île met tant d'espoir, pourrait jouer son plus grand rôle.

Marcel GRANDY.

PLEINS

FEUX

Il y a un an, peu après les premiers bombardements sur le Vietnam du Nord, *L'Express* écrivait : « Ho Chi Minh (président du Nord-Vietnam) a toujours cru que la force révolutionnaire d'un peuple était plus puissante que la force technique des armes... La théorie de la force révolutionnaire du peuple tiendra-t-elle devant les fusées Polaris ? » Les événements de ces derniers mois ont répondu par l'affirmative à cette question et la situation du Vietnam confirme chaque jour qu'on ne vient pas à bout d'une idée avec des canons.

Que manque-t-il donc à la force américaine ? Le sénateur Fulbright, président de la commission des affaires étrangères du Sénat américain, partisan d'une solution négociée au Vietnam, expose la politique qu'il préconise dans un article que publie *Construire* le 20 avril. Le mérite de ce sénateur est d'essayer de comprendre ce qui se passe dans le cœur des Asiatiques, et en particulier des Chinois. « La haine de la Chine communiste contre l'Amérique, écrit-il, est dans un certain sens plus que l'hostilité normale d'une nation contre une autre nation, dont la politique contrarie ses ambitions. L'Amérique est haïe en tant que nation dirigeante du monde occidental, comme le noyau et le réservoir de la civilisation qui a dévasté la Chine et l'a soumise à des humiliations telles que peu de grandes nations en ont subies dans leur histoire. » Et il conclut : « ... C'est en notre pou-

voir de réparer dans la mesure du possible les dommages provoqués dans le passé par notre arrogance et notre condescendance. »

L'attitude du sénateur Fulbright est un premier pas. En 1955, Peter Howard s'était fait critiquer à Washington parce que, dans une émission de radio destinée à la Chine continentale, il avait parlé de « l'égoïsme implacable de l'Occident ». Les idées font leur chemin ! Mais il faudra plus que reconnaître les erreurs passées pour rendre réelle la vision donnée par Paul VI aux Nations Unies et à laquelle fait allusion le sénateur américain : « Votre vocation n'est pas d'être les frères de quelques-uns seulement, mais de tous les peuples. » Ho Chi Minh a une idéologie. Elle a été forgée dans la sueur, les persécutions et le sang. Depuis sa rencontre avec le parti communiste français, en 1920, il s'est battu sans relâche pour libérer son pays de l'occupation étrangère. Des années de privations, d'humiliations, de prison, de guerres, n'ont jamais altéré cette passion centrale de sa vie, et c'est pour cela que des hommes sont prêts à mourir au nom des idées qu'il proclame.

L'Amérique s'est toujours considérée comme le pays de la liberté. C'est au nom de celle-ci que ses soldats se battent et meurent au Vietnam. Mais les hommes ne peuvent vivre dans la liberté que s'ils respectent volontairement un code de moralité. Or, le jour où le State Department a consenti à la liquidation du président Diem, l'Amérique

a trahi son idéologie. Morris West le montre de façon très claire dans son roman *L'Ambassadeur* qui relate ces événements : en donnant le feu vert pour le renversement du président, l'ambassadeur américain sacrifie les principes moraux que lui dicte sa conscience et qui sont à la base de la civilisation qu'il représente.

Max Clos, correspondant du *Figaro*, dans une récente interview à la Télévision romande, soulignait pour sa part qu'en éliminant Diem, on avait éliminé le seul gouvernement légitime qui existât au Vietnam du Sud et que, depuis, treize gouvernements s'étaient succédé à Saigon. Le reporter français relevait aussi les effets désastreux de l'immoralité, la prostitution, l'alcool et la corruption amenés par les troupes américaines. Le Vietnamien ordinaire qui assiste à cela peut se demander si c'est cette liberté-là qu'on veut défendre à tout prix !

La question décisive reste donc celle-ci : l'Amérique va-t-elle vivre son idéologie avec autant de persistance, de conviction et d'engagement que Ho Chi Minh vit la sienne ? Va-t-elle être conséquente avec elle-même, dans tous les aspects de sa politique et dans l'exemple de chacun de ses citoyens ? (Les mêmes questions doivent d'ailleurs être posées aux nations européennes qui se montrent souvent si critiques des Etats-Unis.)

En fait, cette heure qui semble être la plus sombre pour les Etats-Unis et qui pourrait marquer un sérieux coup à ce qu'on croit être son prestige, pourrait se révéler être l'heure de sa vraie grandeur. Au moment où le monde communiste est divisé par ses propres contradictions, alors que Ho ne doit plus savoir sur qui il peut vraiment compter — la Chine ou la Russie — l'Amérique pourrait, non seulement en reconnaissant ses erreurs, mais en mettant en pratique ses principes, montrer le chemin à suivre à tous les peuples, y compris ses adversaires.

SAMOVAR.

AU FIL DU COUPE-PAPIER - AU FIL DU COUPE-PAPIER - AU FIL DU COUPE-PAPIER

Les malentendus transatlantiques

Au moment où la décision abrupte du général de Gaulle oblige les membres de l'Alliance atlantique à remettre sur le métier le concept de la défense de l'Europe, il est du plus haut intérêt d'étudier le livre d'Henry A. Kissinger, publié simultanément aux Etats-Unis et en France (Editions Denoël, Paris).

Kissinger, qui n'était en 1957 qu'un inconnu, est devenu du jour au lendemain un des plus célèbres stratèges civils d'Amérique après la publication d'un ouvrage sur les armes nucléaires et la politique étrangère. Il fait preuve d'un grand sens politique et d'une compréhension particulière des problèmes de l'Europe. Le fait d'être né en Allemagne en 1923, et d'avoir quitté ce pays au début de la période nationale-socialiste, n'y est peut-être pas étranger.

Les tensions de l'Alliance sont dues par-dessus tout, à son avis, aux changements fondamentaux survenus dans la position politique et économique de l'Europe, ainsi qu'à la nature de la stratégie des armes nucléaires. Aussi rien n'est-il plus dangereux que la théorie actuellement en vogue qui rend le général de Gaulle responsable de tous les problèmes de l'Alliance atlantique.

Kissinger affirme que la santé de l'OTAN va dépendre de la bonne volonté que mettront les Etats-Unis à passer des relations de tutelle issues de la situation tragique d'une Europe ravagée par la guerre, à une association formée dans un esprit nouveau. Il est persuadé que l'autonomie demandée par le président de Gaulle, d'abord pour la France, ensuite pour l'Europe, sera un jour comprise et approuvée par les Etats-Unis.

Abordant la question des relations Est-Ouest,

Kissinger montre l'oscillation de la politique américaine entre deux pôles opposés. D'une part, on insiste sur la nature immuable de l'hostilité soviétique en postulant l'existence d'une société communiste capable de résister aux érosions du temps, phénomène qui serait sans précédent dans l'histoire de l'humanité. D'autre part, on incline à s'engager dans des négociations bilatérales avec les Soviétiques.

Des considérations de politique intérieure obligent beaucoup de dirigeants occidentaux à se présenter à leurs électeurs comme les architectes d'une paix durable. Aussi sont-ils tentés, lorsque le ton des communistes se fait plus conciliant, d'expliquer l'attitude de ceux-ci comme une conversion permanente à des méthodes pacifiques et de baser toute leur action sur une diplomatie personnelle. Cette façon d'agir conduira l'Occident à gaspiller ses chances, comme il l'a fait souvent dans le passé. Pour que la détente ne soit pas un élément d'un cycle aboutissant à des tensions nouvelles, il est essentiel que les négociations soient concrètes et les programmes précis.

Kissinger traite avec beaucoup de perspicacité le sujet brûlant de l'Allemagne. Il montre qu'il existe une curieuse disproportion entre l'énergie que l'on a vouée au contrôle nucléaire et celle que l'on a consacrée au problème de l'avenir de l'Allemagne. En effet, il est convaincu qu'au cours des dix années à venir, la cohésion de l'Alliance sera plus gravement éprouvée par le problème de l'unité allemande que par la question de savoir qui pressera sur le bouton de la guerre nucléaire. On ne trouvera, selon lui, de solution viable, que si de nouvelles relations se tissent entre l'Allemagne

fédérale et les pays de l'Europe orientale, particulièrement la Pologne et la Tchécoslovaquie.

Traitant des problèmes posés par l'armement nucléaire, il montre comment la stratégie de l'OTAN a toujours été fondée sur des conceptions américaines. Plusieurs fois, depuis que l'Alliance a été signée, les Américains ont imposé unilatéralement des changements abrupts et radicaux de la politique stratégique, qui ont été pour beaucoup dans la perte de confiance et les réserves — exprimées ou non — des Européens. Le rôle consultatif des alliés européens n'a eu, en fait, à s'exercer qu'autour de la mise en application d'idées venues d'Amérique. Aucune conception spécifiquement européenne de la défense et aucun sens de responsabilité véritable ne se sont développés au cours des dernières années.

Pour que l'Alliance atlantique retrouve sa vitalité, il est nécessaire qu'elle définisse des objectifs communs à sa politique étrangère, ou tout au moins qu'elle fixe de claires limites à ses divergences. Tant qu'elle ne l'aura pas fait, ses efforts pour mettre au point une stratégie militaire commune resteront très probablement vains. L'histoire de l'Europe démontre que la stabilité y est impossible sans la coopération de la Grande-Bretagne, de la France et de l'Allemagne. La question la plus urgente qui se pose à l'Europe est donc de savoir quelle vision elle a de son propre avenir. Il n'y a rien dont l'Europe ait plus besoin que d'hommes capables de créer leur propre destin. A chaque génération, le cours de l'histoire dérive des convictions et des desseins de ceux qui la créent.

Philippe MOTTU.

En Argentine, péronisme pas mort

De notre correspondant à Buenos Aires

L'Argentine, pays du bétail et du blé, est l'un des pays les plus riches d'Amérique latine. Avec son industrie en pleine expansion, elle pourrait devenir le grenier et le garde-manger de tout ce continent, dont des millions d'habitants crient encore famine. Malheureusement, les divisions intestines paralysent son développement et l'empêchent de jouer le rôle qui devrait être le sien dans le monde latino-américain. Telle est en tout cas la situation au sein du mouvement syndical qui, à bien des égards, est le reflet de la situation politique.

Dès 1901, date des premières tentatives d'unification des syndicats, l'histoire du syndicalisme argentin pourrait se résumer en ces mots : un demi-siècle de divisions. Seules les dix années de péronisme font exception, mais pendant cette période, comme le disait un dirigeant syndical, les syndicats étaient pratiquement « nationalisés ».

Aujourd'hui, le mouvement syndical argentin est plus que jamais en état de crise. Les différentes tendances, qu'anime un désir d'hégémonie, semblent s'opposer toujours davantage les unes aux autres.

Les deux tendances du péronisme

Au sein du mouvement péroniste, la lutte pour le pouvoir met aux prises ceux qui reconnaissent l'autorité directe de leur chef, exilé en Espagne, et ceux qui veulent se débarrasser de sa tutelle et mettre le mouvement sous contrôle local. Ce dernier groupe est puissant. Son chef de file, Augusto Vandor, est secrétaire général de la Fédération des métallos, le syndicat le plus important du pays. Parmi les autres fédérations de même tendance, il faut mentionner celles des employés municipaux, des ouvriers des abattoirs et du pétrole.

La bataille qui se livre au sein du syndicalisme péroniste est intimement liée aux événements politiques. En effet, l'action justicialiste (péronisme national) s'exerce principalement par l'intermédiaire des syndicats. La réunion des syndicats péronistes de différentes tendances scellerait celle de tout le mouvement péroniste. Ce fait constitue un enjeu important de la bataille.

L'objectif sur le plan syndical est le contrôle de la Confédération générale du Travail (CGT), dont les assises sont fortement ébranlées en ce moment. En effet, la CGT étant devenue un organisme au service d'un mouvement poli-

tique, plusieurs organisations syndicales s'en sont retirées. Tel est le cas de la Fédération des employés de commerce, dont le secrétaire général, Armando March, a décidé de quitter la CGT en 1964, lorsque celle-ci a pris position en faveur du retour de Péron en Argentine. Armando March est ainsi devenu le chef des syndicats indépendants qui, selon les chiffres officiels, groupent 650 000 travailleurs, ce qui en fait le groupe numériquement le plus fort.

Le jeu du gouvernement

D'autre part, le gouvernement, en présentant récemment au Parlement le projet de loi sur les associations professionnelles, a porté à la CGT un coup qui pourrait être mortel. Cette loi prévoit en effet l'interdiction à ces associations de toute activité politique et le contrôle par l'Etat des fonds dont elles disposent ; il va sans dire qu'elle se heurte à une violente opposition.

Parmi les organisations syndicales qui ne sont affiliées à aucun des groupes en conflit, citons notamment la puissante Fédération des employés de chemin de fer, ainsi que l'organisation des 32 Syndicats démocratiques. Si cette dernière a perdu en importance numérique, elle n'en concrétise pas moins l'aspiration de beaucoup de travailleurs à un syndicalisme affranchi des méthodes de la violence et de la corruption.

La Fédération « Luz y Fuerza » (Fédération de l'électricité) mérite une considération particulière. Ce syndicat, le mieux organisé d'Argentine, dispose de fonds importants qui ont été largement utilisés pour en faire une organisation modèle, avec bâtiments modernes, clubs de sport et de vacances, assistance sociale et médicale, etc. Actuellement il se fait le quasi champion de l'unité et s'efforce de recréer une CGT qui comprendrait aussi le groupe des Indépendants. Cependant plusieurs de ses militants se posent des questions quant aux objectifs à proposer à leur organisation, au contenu profond à donner à leurs cours de formation syndicale. Récemment, le film du Réarmement moral *Hommes du Brésil* a été présenté à quelques-uns de ses membres. Ils ont senti qu'il y avait là un élément dont ils avaient besoin. Certains demandent maintenant ce film pour un nombre bien plus considérable de leurs militants.

Il semble bien que seul l'énoncé d'un objectif capable de remporter l'adhésion de tous les salariés pourra apporter l'unité au mouvement

syndical. Les tentatives d'établir un programme minimum de revendications sont en effet vouées à l'échec à cause des intérêts et des ambitions politiques et personnels. Les communistes, qui ont leur propre organisation, le MCUS, numériquement très faible, profitent de la situation et encouragent un mouvement de grèves en série dans des syndicats d'obédiences diverses. Depuis plusieurs semaines, ces grèves entravent sérieusement la vie économique du pays.

Les dirigeants des mouvements ouvriers doivent se rendre compte que les masses qu'ils représentent aspirent à une société et à un pays qui fonctionnent, et se lassent des antagonismes d'intérêts qui négligent les problèmes réels de la nation. Les représentants de l'organisation des 32 syndicats démocratiques, qui avaient reçu Peter Howard lors de son passage en Argentine au début de 1965, avaient été profondément saisis par le grand objectif qu'il avait proposé à leur pays. Depuis, leur bulletin mensuel publie régulièrement les nouvelles de l'action du Réarmement moral dans le monde.

Le match décisif

« Je suis un vieux joueur de football, avait dit Peter Howard en Argentine, et voici comment je vois la situation en Amérique latine : le ballon est en position pour un penalty ; la voie au but est ouverte ; tout ce qu'il faut, c'est un énergique effort pour envoyer le ballon dans le filet. Mais les joueurs démocratiques se disputent le ballon, se battent, se donnent des coups de pied. Et pendant ce temps, quelqu'un d'autre se met en vedette... Si Cuba se réserve les manchettes des journaux, c'est que personne d'autre dans ce continent ne présente de programme révolutionnaire. Un seul rugissement du lion argentin, un lion de liberté décidé à remettre en ordre tout ce qui ne marche pas en Amérique latine ferait oublier à jamais les jappements qui viennent de Cuba — mieux encore, serait un grand encouragement pour la plupart des habitants de cette île. »

Tant qu'elle recherchera l'unité en soi, l'Argentine ne progressera pas vers celle-ci. Il lui faut se mettre en marche sur un chemin qui la conduise loin des intérêts égoïstes de ses citoyens et de leurs multiples organisations. Seul un objectif assez grand pourra produire l'unité au sein du mouvement ouvrier et de toute la nation argentine.

François MAUNOIR.

Je désire m'abonner à la « Tribune de Caux » pour une année.

Ecrire en majuscules

Nom :

Prénom :

Rue :

Localité :

Ce bulletin est à envoyer à la « Tribune de Caux », Trabandan 9, 1008 Lausanne - Compte de chèques postaux : 10 - 25366.

Tarifs : abonnement ordinaire, Fr. 15.— ; abonnement de soutien, Fr. 30.— et Fr. 100.—.

De la dynamite...



...en chansons!

Sing Out n'est plus seulement le titre d'une revue musicale, c'est un courant qui entraîne les jeunes à un rythme trépidant et déborde d'un continent à l'autre, c'est le soulèvement d'une génération décidée à construire un monde différent.

Alors que le chancelier Erhard s'appête à recevoir la troupe originale américaine de *Sing Out 66* pour le mois de mai en Allemagne, on voit éclore spontanément de tous côtés des troupes locales qui rivalisent de talent et d'enthousiasme. On se perdrait à les compter !

■ Parmi les derniers nés : *Sing Out South*, en plein cœur des conflits raciaux, à Nashville, dans le Tennessee, est monté par 200 élèves, noirs et blancs, de 22 écoles supérieures et 11 collèges universitaires.

■ Pour les encourager dans leur envol, *Sing Out Little Rock* et *Sing Out Knoxville* envoient une délégation à leur première ; des hommes d'affaires de Little Rock les y mènent dans leurs avions particuliers.

■ *Sing Out Tucson* n'a qu'une cinquantaine d'acteurs, mais ceux-ci obtiennent officiellement un congé de leurs écoles pour aller jouer à Phoenix devant l'Assemblée législative et dans l'hémicycle du Sénat de l'Arizona.

■ Pendant ce temps, *Sing Out Phoenix* donne une représentation avec l'astronaute Frank Borman comme invité d'honneur.

■ En Floride, 200 jeunes lancent *Sing Out Orlando* alors qu'à l'autre bout du continent surgissent *Sing Out Carmel* (Californie) et *Sing Out Portland* (Oregon).

■ Le Congrès national des Indiens d'Amérique en session à Santa Fe invite *Sing Out New-Mexico* à se produire au cours du banquet qu'il donne en l'honneur du ministre fédéral de l'Intérieur et des responsables du Bureau national des Affaires indiennes.

■ A l'Académie militaire de West Point, 2200 cadets applaudissent pendant 27 minutes et réclament 10 bis ! Le président d'école saute sur scène et prend le micro : « Nous avons choisi de servir notre pays. Ce n'est pas nous qui faisons sa politique et il faut que nous ayons foi dans nos chefs. Il faut que nous puissions compter que votre action conduira notre pays à une politique satisfaisante, pour laquelle nous serions prêts à mourir s'il le fallait. Nous ne voulons pas être exploités pour des prunes et, si nous devons mourir, nous serons fiers que ce soit pour vous. »

■ Né du voyage éclair de *Sing Out 66* au Japon et en Corée l'automne dernier, *Let's Go 66* réunit des jeunes japonais, coréens et chinois, qui vendent ce qu'ils possèdent pour s'équiper et prendre la route du Sud-Est asiatique. Leur première étape : Hong-kong.

■ *Sing Out Australie*, créé par osmose transpacifique, est en pleine tournée et se prépare à rejoindre Bombay pour se mettre à disposition de Rajmohan Gandhi dans son programme d'action en Inde.

■ Pendant ce temps, des jeunes Africains créent *Harambee Africa* (Afrique en avant), dont le rythme endiablé et les idées audacieuses enthousiasment l'Afrique orientale. Ce mois-ci, la pièce est jouée 18 fois en 18 jours. Ses 150 acteurs ont bravé des pluies torrentielles rendant leur périple aussi riche en émotions que le récent safari automobile du Kenya.

■ Au Brésil enfin, *Sing Out* est devenu *Dynamite 66* — titre approprié s'il en fût ! Une centaine de lycéens de la région de Rio de Janeiro et des jeunes de 11 pays d'Amérique latine viennent de le présenter devant un public d'autant plus réceptif que la troupe comprend un authentique groupe de sambas.

Des milliers de réfugiés venus de Chine s'entassent dans des bâtisses hâtivement construites à Hong-kong. C'est parmi eux que les jeunes Japonais viennent chanter leur espoir pour l'Asie.

